



CLASSIQUES
GARNIER

SCHÖTTLER (Peter), « Ernst Kantorowicz en France », *Éthique, politique, religions*, n° 5, 2014 – 2, *Scepticismes en politique*, p. 159-182

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3358-0.p.0159](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3358-0.p.0159)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

SCHÖTTLER (Peter), « Ernst Kantorowicz en France »

RÉSUMÉ – Ernst Kantorowicz occupe une place à part dans le paysage intellectuel français. Nous voulons ici, en nous appuyant sur les traductions françaises de ses ouvrages ainsi que leur écho dans la presse française, des années 1930 à nos jours, proposer une révision critique de la réception de son œuvre, dans le contexte des querelles entre différentes écoles historiques françaises, et montrer comment elle a conduit à gommer certains aspects manifestement problématiques de l'œuvre.

MOTS-CLÉS – Kantorowicz, historiographie française, réception médiatique, Boureau, Annales, Frédéric II, *Les Deux corps du roi*

ABSTRACT – Ernst Kantorowicz has a unique place in the French intellectual landscape. Considering both the French translations of Kantorowicz and the reactions found in the French media from the 1930s onwards, we propose here a critical revision of the reception of his work, in the context of quarrels between the different French schools of History. We will show how this reception has covered over some clearly highly problematic issues of his work.

KEYWORDS – Kantorowicz, French historiography, media reception, Boureau, Annales, Frederick II, *The King's Two Bodies*

ERNST KANTOROWICZ EN FRANCE¹

En France, trois ouvrages d'Ernst Kantorowicz sont actuellement disponibles dans le commerce – contre *deux* en Allemagne². Il y a quelques années, ce rapport était encore plus disproportionné : deux ou trois contre *un*³. Quoi qu'il en soit, on peut dire sans exagérer que, depuis les années 1970-80, le nom « Kantorowicz » est davantage connu dans le monde intellectuel français qu'il ne l'est en Allemagne où, dans le doute, l'on pense plus aux homonymes Alfred ou Hermann Kantorowicz, tandis que Gertrud Kantorowicz, sa cousine, qui, d'entre tous, eut le destin le plus terrible, est malheureusement totalement tombée dans l'oubli⁴.

Que peut-on dire de la célébrité d'Ernst Kantorowicz en France ? Comment l'expliquer et l'interpréter ? Quels courants intellectuels ont découvert et se sont approprié l'œuvre de Kantorowicz, mais aussi sa personne ? Et est-il peut-être possible de parler d'un transfert scientifique franco-allemand réussi, ce qui serait d'autant plus remarquable

-
- 1 Texte original publié en allemand : « Ernst Kantorowicz in Frankreich », in Robert L. Benson, Johannes Fried (éds.), *Ernst Kantorowicz. Erträge der Doppeltagung Institute for Advanced Study, Johann-Wolfgang-Goethe-Universität, Frankfurt*, Stuttgart, Steiner, 1997. Les modifications rendues nécessaires par l'évolution – certes mineure – de la réception française de Kantorowicz entre 1997, date de parution de cet article dans sa version originale, et 2014 sont indiquées en note.
 - 2 [Note de 2014 : Ce comptage date de 1997. Aujourd'hui le rapport est de quatre (ou cinq si on compte en plus le volume des « œuvres ») à trois. Il s'agit de : Ernst H. Kantorowicz, *Mourir pour la Patrie et autres textes*, Paris, PUF, 1984 (rééd. 2004) ; *L'Empereur Frédéric II*, Paris, Gallimard, 1987 ; id., *Les Deux Corps du Roi*, Paris, Gallimard, 1989 ; *Laudes Regiae. Une étude des acclamations liturgiques et du culte du souverain au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2004 ; *Œuvres* [= *L'Empereur Frédéric II + Les Deux Corps du Roi*], Paris, Gallimard, 2000. Côté allemand sont disponibles : la biographie de Frédéric II, les « Deux Corps du Roi » ainsi qu'un choix d'articles : Ernst H. Kantorowicz, *Götter in Uniform. Studien zur Entwicklung des abendländischen Königtums*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1998.]
 - 3 Pendant longtemps, en effet, n'était disponible en allemand que la biographie de Frédéric II (cf. ci-dessus, note 2).
 - 4 Toutefois, on peut mentionner Barbara Paul, « Gertrud Kantorowicz (1876-1945). Kunstgeschichte als Lebensentwurf », in Barbara Hahn (éd.), *Frauen in den Kulturwissenschaften. Von Lou Andreas-Salomé bis Hannah Arendt*, Munich, Beck, 1994, p. 96-109.

que l'historiographie française a toujours fait, par comparaison, preuve de retenue dans sa réception des auteurs allemands et que très peu d'historiens allemands sont traduits ? De fait, compte-tenu des traductions françaises évoquées, Ernst Kantorowicz est devenu l'un des historiens allemands les plus traduits en France au vingtième siècle.

Il est difficile de dire quand cette étonnante réception a véritablement débuté¹. Non dans les années 1930, bien qu'il y eut alors, comme nous allons le voir, un premier écho au livre sur Frédéric II et à son *Ergänzungsband*. Mais cette réception précoce fut par la suite oubliée. De même, après la guerre, les écrits de Kantorowicz attirèrent certes l'attention de certains médiévistes – et dans ce contexte, il convient surtout de mentionner les efforts de Robert Folz² –, mais la « découverte » spectaculaire de Kantorowicz par les intellectuels français advint seulement dans les années 1970. Ses chefs de file étaient philosophes et théoriciens. C'est seulement lors

1 Afin d'éviter tout malentendu, je précise que ma contribution ne vise pas à présenter un état de la recherche, en tout cas pas au sens habituel du terme. Je n'ai pas cherché, en effet, à rassembler et à interpréter toutes les analyses ou mentions de l'œuvre d'Ernst Kantorowicz en France. Mon intérêt porte plutôt sur la fascination caractéristique qu'a exercé cet historien dans l'opinion publique française, en tant que savant et allemand, juif et réactionnaire, et sur sa stylisation de la part des médias, à laquelle des historiens professionnels ont participé de manière décisive. En ce cas précis, la réception médiatique est d'autant plus une source d'importance qu'il n'existe pour l'instant [en 1997] pas une seule recension des trois ouvrages de Kantorowicz dont il sera question ici dans une revue scientifique française (à l'exception d'une courte notice dans les *Annales*, cf. ci-dessous, note 1, p. 170). Dans la mesure où je cherche à étudier un « effet de publicité », i.e. produit par rapport au public, et que la notabilité scientifique aujourd'hui n'est plus « décidée » dans des cercles érudits, mais dans les médias – même si l'on peut le regretter –, cette méthode me semble appropriée.

2 Cf. Robert Folz, « À propos du culte des souverains au Moyen Âge », *Revue d'histoire et de théologie religieuse*, 30, 1950, p. 229-235 (recension de *Laudes Regiae*) et Robert Folz, recension de *The King's two Bodies*, *ibid.*, 38, 1958, p. 374-378. Folz (1910-1996), un élève de Marc Bloch à Strasbourg, fit la connaissance de Kantorowicz à Berlin dans les années 1930, alors qu'il travaillait à sa thèse sur le culte de Charlemagne (*Le Souvenir et la légende de Charlemagne dans l'empire germanique*, Paris, Belles Lettres, 1950) et était resté en contact avec lui (lettres de R. Folz à l'auteur, 25 février et 25 mars 1994). Alphonse Dupront (1905-1990) se référa également à Percy Ernst Schramm et à Kantorowicz dans ses écrits programmatiques sur la psychologie historique (« Histoire de la psychologie collective et vie du temps », in *Encyclopédie Française*, vol. 20, 1959, p. 20-08-2 à 20-08-8 ; « Problèmes et méthodes d'une histoire de la psychologie collective », in *Annales E.S.C.*, 16, 1961, p. 3-11). Par ailleurs, Jean-Philippe Genet rapporte que *The King's two Bodies* faisait partie des lectures obligatoires au séminaire de Bernard Guenée à la Sorbonne dans les années 1960 : « Kantorowicz, l'artiste », in *L'Âne*, n° 36, 1988, p. 2. Voir aussi les propres travaux de Genet, en particulier le rapport final du GDR *L'État moderne : genèse. Bilan et Perspectives. Actes du Colloque tenu à Paris les 19-20 septembre 1989*, éd. par Jean-Philippe Genet, Paris, CNRS, 1990.

d'une seconde phase, lorsque le secret d'initiés était devenu une référence indispensable, que l'intérêt des historiens grandit lui aussi à nouveau et que Kantorowicz fut transformé en un « *monument* » unique en son genre.

Le contexte était donc tout d'abord théorique. On transplanta l'analyse de la métaphore des deux corps dans le droit étatique occidental et de la représentation symbolique du pouvoir développée par Kantorowicz dans le contexte poststructuraliste, au sein duquel les notions de « corps » et de « pouvoir » furent redécouvertes au début des années 1970. L'analyse de Kantorowicz servait alors d'inspiration et d'illustration érudite, tel qu'on peut le remarquer dans les livres de Pierre Legendre, un historien du droit de la Sorbonne d'influence « lacanienne ». Selon ses propres dires, il rencontra Kantorowicz dès les années 1950 et fit par la suite constamment référence à ce dernier dans ses travaux originaux, comme *L'Amour du censeur*, publié en 1974, ou *Jouir du pouvoir* en 1976¹, ouvrages dirigés tant contre l'histoire traditionnelle des dogmes que contre l'histoire sociale des « Annales ». L'écho décisif viendra cependant de l'ouvrage historique et philosophique le plus important de la décennie, *Surveiller et punir* de Michel Foucault, publié en 1975. Kantorowicz y est mentionné dès l'introduction, dans laquelle Foucault discute les travaux précurseurs de quelques historiens. Il présente alors sa propre étude du « corps du prisonnier » comme une sorte de pendant à l'analyse que fait Kantorowicz du « corps du roi » : « Dans la région la plus sombre du champ politique, le condamné dessine la figure symétrique et inversée du roi. Il faudrait analyser ce qu'on pourrait appeler en hommage à Kantorowitz [sic] le "moindre corps du condamné"² ».

C'est en particulier à travers les écrits et les cours de Foucault, alors même que pas la moindre ligne de ses textes n'avait été traduite en France jusqu'alors, que Kantorowicz devint un *nom*, une référence, que l'on se transmettait. Aussi est-il tout à fait symptomatique que cet auteur reçut un nom oral qui se distinguait de son nom écrit : Foucault le prononçait toujours « Kantorowitz » et l'écrivait de la même manière (avec « tz »)³. Même si, par la suite, l'orthographe correcte gagna en reconnaissance, une prononciation « française » propre s'imposa qui désigne jusqu'à

1 Voir aussi Pierre Legendre, « Der Tod, die Macht, das Wort. Kantorowicz' Arbeit am Fiktiven und am Politischen », in *Tumult*, Vienne, n° 16, 1991, p. 109-115.

2 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 33 sq.

3 *Ibid.*

aujourd'hui le Kantorowicz *français* par un nom quasiment « gaulois » : « Kantorowix¹ ».

Naturellement, on ne traduira pas tous les livres évoqués de manière positive par Foucault. *Punishment and Social Structure*, de Georg Rusche et Otto Kirchheimer², par exemple, éveilla beaucoup moins d'intérêt. Cela peut surprendre compte-tenu de la réputation de l'histoire française, censée privilégier particulièrement l'histoire sociale. Au contraire, *The King's Two Bodies*, avec sa « chirurgie intellectuelle » (*Gedankenchirurgie*)³, se place plutôt, comme chacun sait, dans la tradition de l'« *intellectual history* » américaine ou de la « *Geistesgeschichte* » allemande. Mais il est aussi possible d'interpréter cet ouvrage comme une analyse d'une « formation discursive » au sens foucauldien. Or, dans les années 1970, le champ historiographique en France changea et c'est maintenant Kantorowicz, et non Rusche et Kirchheimer, qui correspondait aux nouvelles priorités : finies les analyses de la reproduction sociale fondées sur l'histoire de l'économie, place aux études « du » politique à partir d'analyses discursives et de l'anthropologie culturelle. Il est bien connu que ce sont surtout les *Annales* qui, dans les années 1950 et 1960, ont relégué l'histoire politique pure à l'arrière-plan. Mais désormais, certains historiens de cette école, qui entre temps étaient passés de la classique histoire des mentalités (au sens de Lucien Febvre et de Marc Bloch) à « l'anthropologie historique », exigeaient une « nouvelle histoire politique », exigence allant de pair avec une réévaluation de « l'histoire événementielle » et de la place des biographies historiques. C'est d'ailleurs Jacques Le Goff qui, en 1978, mit en valeur dans un article programmatique non pas, par exemple, le *Luther* de Lucien Febvre, mais le *Louis XIV et vingt millions de Français* de Pierre Goubert et – même en première place – le *Frédéric II* de Kantorowicz comme exemples à suivre de biographies problématisées de grands hommes⁴.

1 Parfois on trouve également la variante orthographique « Kantorovitch », qui semble indiquer une prononciation correcte ; cf. p. ex. Henri Raymond, in *L'Homme et la Société*, 1^{er} semestre 1988.

2 Georg Rusche, Otto Kirchheimer, *Sozialstruktur und Strafvollzug*, Francfort sur le Main / Cologne, EVA, 1974 (première édition : New York, 1939). [Note de 2014 : Une trad. française vit néanmoins le jour : *Peine et structure sociale. Histoire et théorie critique du régime pénal*, Paris, Le Cerf, 1994.]

3 Walter Ullmann, recension de *The King's two Bodies*, in *Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichte*, 66, 1958, p. 364.

4 Jacques Le Goff (éd.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 1978, p. 227. Voir aussi l'article du même auteur : « Comment écrire une biographie historique ? », in *Le Débat*, n° 54,

Voilà qui explique sans doute le risque économique pris par les éditions Gallimard de publier la traduction des deux grands ouvrages de Kantorowicz en 1987 et 1989. L'éditeur pouvait en effet compter sur Foucault et Le Goff comme porte-paroles et s'appuyer sur la nouvelle conjoncture intellectuelle. En outre, Gallimard était l'éditeur des ouvrages de Foucault et de Le Goff et son directeur littéraire pour les thèmes historiques, Pierre Nora, enseignait lui-même à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et avait initié, avec *Faire de l'histoire, Essais d'ego-histoire* et *Les Lieux de mémoire*¹, plusieurs ouvrages collectifs à valeur programmatique. Cependant, il s'est avéré entretemps que la traduction du Frédéric II dormait déjà depuis des années dans les tiroirs de la maison, tandis que la traduction de *The King's two Bodies* ne fut commandée qu'en 1981².

Mais, avant qu'un seul des livres de Kantorowicz ne soit publié en France, celui-ci devint déjà un auteur connu. En effet, la revue *Poésie* publia en premier, en 1980, des extraits du livre sur Frédéric II choisis d'un point de vue littéraire³, et l'année suivante, la même revue publia sous le titre *La Souveraineté de l'artiste*⁴ la contribution de Kantorowicz aux mélanges en l'honneur de l'historien de l'art Erwin Panofsky. Mais c'est surtout la revue *Le Débat*, lancée chez Gallimard en 1980, qui eut un impact public décisif et fit paraître de nombreuses contributions à la « nouvelle » histoire politique et à l'anthropologie du pouvoir. C'est là, en effet, que furent publiés en 1981 d'autres extraits du *Frédéric II* ainsi qu'un montage commenté de citations du livre de Percy Ernst Schramm, *Herrschaftszeichen und Staatssymbolik*⁶. De plus, la revue publia la première

1989, p. 48-53, ici p. 53, ainsi que sa grande biographie de Saint Louis : *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

- 1 Jacques Le Goff, Pierre Nora (éds.), *Faire de l'histoire*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1974 ; Pierre Nora (éd.), *Essais d'Ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987 ; Pierre Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire*, 7 vol., Paris, Gallimard, 1986-1993.
- 2 Je remercie Jean-Philippe Genet (Université Paris I) pour cette information.
- 3 Ernst Kantorowicz, « Frédéric II. Extraits », in *Poésie*, n° 14, 1980, p. 3-35, traduction Albert Kohn.
- 4 Ernst Kantorowicz, « La souveraineté de l'artiste », in *Poésie*, n° 18, 1981, p. 3-21, traduction Jean-François Courtine et Sylvie Courtine-Denamy, introduction Jean-François Courtine (p. 3-5).
- 5 Ernst Kantorowicz, « Frédéric II : l'État, la Justice et le Salut », in *Le Débat*, n° 14, 1981, p. 102-132, traduction Albert Kohn.
- 6 Percy Ernst Schramm, « Les signes du pouvoir et la symbolique de l'État », in *Le Débat*, n° 15, 1981, p. 166-192, rassemblé et commenté par Philippe Braunstein. (P. E. Schramm [1894-1970] était un médiéviste de réputation internationale, par ailleurs membre du

présentation complète de *The King's two Bodies* intitulée *Des deux corps du roi au pouvoir sans corps. Christianisme et politique*. Son auteur était un philosophe encore peu connu, Marcel Gauchet¹. Il prédisait une « deuxième carrière » au livre de Kantorowicz car il correspondait selon lui exactement à des questionnements théoriques actuels : « Au regard de la curiosité présente, le fait est [que ce livre] acquiert un relief et une place à part, qu'il prend quelque chose de cette densité problématique par laquelle les œuvres vraiment significatives demeurent vivantes en dépit du vieillissement de leur information, qu'il devient, en bref, *support indispensable et passage obligé* [je souligne – P.S.] de l'investigation généalogique – l'un, peut-être, des quelques livres de nos origines² ». Selon Gauchet, Kantorowicz ne proposait pas seulement une analyse précise du droit étatique médiéval mais aussi tout bonnement – quoique de manière intuitive – la base d'une théorie du politique. « Kantorowicz, en prenant pour fil conducteur la dualité intime du pouvoir, se porte d'intuition au plan d'un *invariant social*, inhérent à *l'essence même du pouvoir* [je souligne – P.S.]³ ». La symbolique des deux corps ne serait pas un modèle limité dans le temps mais un concept valide en général, avec l'aide duquel il serait possible de penser la transition du *pouvoir incarné* médiéval au *pouvoir incorporé* moderne.

Qu'un philosophe présente Kantorowicz était symptomatique, mais ce genre de réception eut aussi rapidement un impact sur celle des historiens. Car Gauchet était en même temps secrétaire de rédaction au *Débat*, et cette revue devint dans les années suivantes le support le plus important de l'esprit du temps en sciences humaines, du *Zeitgeist*, et de ce fait la plaque tournante du renversement intellectuel. Gauchet intervenait en effet fréquemment en faveur d'un programme visant à l'abandon du « paradigme des sciences sociales » au profit d'une histoire politique et d'une histoire des idées renouvelées⁴. En cela, il ne faisait à

parti nazi et historien officiel de la Wehrmacht durant la Seconde guerre mondiale. Note du traducteur.)

1 Marcel Gauchet, « Des deux corps du roi au pouvoir sans corps. Christianisme et politique », in *Le Débat*, n° 14, 1981, p. 133-157 ; n° 15, 1981, p. 148-168.

2 *Ibid.*, n° 14, p. 133.

3 *Ibid.*, p. 137.

4 Voir Marcel Gauchet, « Changement de paradigme en sciences sociales ? », in *Le Débat*, n° 50, 1988, p. 165-170. Voir à ce sujet la critique de Roger Chartier, « Le monde comme représentation », in *Annales E.S.C.*, 44, 1988, p. 1505-1520. Au sujet de la philosophie de l'histoire de Gauchet, cf. sa controverse avec Emmanuel Terray dans *Le Genre humain*, n° 23, 1991, p. 109-147.

vrai dire que formuler de manière ouverte et un peu plus radicale ce que d'anciens représentants du paradigme des *Annales*, comme notamment François Furet, qui fonda peu de temps après le « Centre Raymond Aron », pensaient et pratiquaient déjà depuis longtemps¹. Ce qui nous semble intéressant ici est que le thème de l'« histoire symbolique² », selon le terme de Gauchet, fut certes associé au nom de Kantorowicz mais reçut en même temps une signification stratégique et politique avec laquelle l'œuvre elle-même n'avait rien à voir³. Mais ceci ne doit pas être oublié quand on évoque « Kantorowicz en France », car là se trouve sans doute un des facteurs d'explication de la vague de traductions et de la réception médiatique, l'une et l'autre s'influençant mutuellement. Depuis des années, en effet, gronde un combat opaque et embrouillé dans les sciences humaines et historiques en France entre différentes fractions et tendances autour de l'héritage des *Annales*⁴. Or, il me semble que dans ces combats, Kantorowicz et ses œuvres se sont, hélas, retrouvés « entre les fronts ».

Revenons donc à ces œuvres. Avant même que les deux traductions annoncées chez Gallimard ne paraissent enfin, un recueil d'articles de Kantorowicz sortit en 1984 aux Presses universitaires de France avec pour titre *Mourir pour la patrie et autres textes*⁵. Outre l'article *Pro patria mori*, qui donne son titre au recueil, il contient une nouvelle traduction de la contribution aux *Mélanges Panofsky* ainsi que les textes *Christus-Fiscus* et *Mysteries of the State*. Quelques particularités de ce livre sont frappantes. Tout d'abord, l'éditeur est Pierre Legendre, dont il a déjà été question. Dans son introduction bien informée mais difficile à comprendre pour

-
- 1 Sur le « tournant » libéral des *Annales* dans les années 1970, voir François Dosse, *L'Histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte, 1987, p. 212 sq. Au sujet de Furet, voir Olivier Bétourné, Aglaia I. Hartig, *Penser l'histoire de la Révolution. Deux siècles de passion française*, Paris, La Découverte, 1989.
 - 2 M. Gauchet, « Changement de paradigme » (voir ci-dessus, note 4, p. 164), p. 1609.
 - 3 À ce propos cf. la critique de Ralph E. Giesey concernant certaines interprétations françaises de Kantorowicz, dont celle de Gauchet, dans *Cérémonial et puissance souveraine. France, xv^e-xvii^e siècle*, Paris, A. Colin, 1987 (*Cahiers des Annales* n° 41), en particulier p. 20 sq.
 - 4 Outre la critique « de gauche » de F. Dosse (voir ci-dessus, note 1), cf. celle « de droite » de Hervé Couteau-Bégarie, *Le Phénomène « nouvelle histoire ». Stratégie et idéologie des nouveaux historiens*, Paris, Economica, 1983, et la vue d'ensemble proposée par Lutz Raphael, *Die Erben von Bloch und Febrve. « Annales »-Geschichtsschreibung und « nouvelle histoire » in Frankreich 1945-1980*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1984, en particulier p. 433 sq.
 - 5 Ernst Kantorowicz, *Mourir pour la patrie et autres textes* (cf. ci-dessus, note 2, p. 159), avec une introduction de Pierre Legendre, traduction et remarques préliminaires de Laurent Mayali et Anton Schütz.

un lecteur non-initié, Legendre entonne un plaidoyer ambigu en faveur de Kantorowicz le savant, le penseur non-conformiste, mais aussi le héros politique, et pour finir le cuisinier. Les quatre essais rassemblés dans le livre auraient également été choisis avec l'intention « [de] mettre un peu de désordre dans les esprits¹ ». Deuxièmement, la présentation extérieure du livre est inhabituelle. En effet, comme l'explique Legendre, c'est pour « visualiser » la « beauté de ces textes² » que le corps du texte et les annotations ont été placées en vis-à-vis. Pour des yeux français, l'érudition stupéfiante de l'auteur est ainsi particulièrement mise en valeur. Or ce procédé avait aussi un arrière-plan polémique : Legendre, en effet, savait parfaitement que, chez Gallimard, on avait donné la consigne au traducteur de *The King's two Bodies*, Jean-Pierre Genet, de réduire drastiquement et d'actualiser (!) l'appareil de notes. Cela avait entraîné une violente protestation de la part du détenteur des droits et il y avait déjà eu des négociations visant à un éventuel changement de maison d'édition³. La mise en avant des notes par un moyen typographique était donc de la part de Legendre également un geste de protestation contre la menace de mutilation de l'ouvrage majeur de Kantorowicz, de même que contre l'intolérance courante des éditeurs français vis-à-vis des notes de bas de page. Finalement, Gallimard plia. Tout ceci n'était bien entendu connu que des initiés. C'est pourquoi l'accent mis sur les notes put encore avoir un autre effet, très ambivalent : il contribua à conférer à ces textes une aura d'érudition toute particulière pour le public français, si bien que, paradoxalement, ils furent soustraits au domaine réservé de la lecture scientifique et au lieu de cela transférés dans le domaine de la littérature fantastique. Désormais, on lisait cet appareil de notes comme la mystérieuse prose de notes de bas de page d'un Jorge Luis Borges. Une troisième caractéristique saute aux yeux : tandis que la puissante maison d'édition Gallimard, qui possédait les droits sur les œuvres complètes de Kantorowicz, à la fois consolait le public et attisait son attente⁴, ce premier livre de Kantorowicz en France

1 *Ibid.*, p. 19.

2 *Ibid.*, p. 21.

3 Je remercie Jean-Pierre Genet (Université Paris I) et Étienne Balibar (Université Paris X) pour ces précisions.

4 François Furet critiqua implicitement cette pratique lors de la publication de l'édition de Legendre, qu'il qualifia de « hors d'œuvre », en écrivant : « On aimerait [...] féliciter sans réserves les auteurs de cette heureuse initiative, pour faire honte à la maison Gallimard,

fut publié précisément dans une collection (« Pratiques théoriques ») dont les éditeurs, Étienne Balibar et Dominique Lecourt, avaient une réputation de « marxistes structuralistes ». Ainsi, Kantorowicz fut placé dans un contexte « progressiste », ce qui provoqua de nouvelles discussions¹.

À l'automne 1987 puis au printemps 1989, l'attente prit fin : dans la collection « Bibliothèque des Histoires », dirigée par Pierre Nora, parurent l'un après l'autre *L'Empereur Frédéric II* et *Les Deux Corps du Roi*, dans la traduction d'Albert Kohn pour le premier, de Jean-Philippe et Nicole Genet pour le second². En outre fut publiée presque simultanément une traduction d'un travail de Ralph Giesey dirigé par Kantorowicz : *Le Roi ne meurt jamais*³. Contrairement au volume de Legendre, qui resta cantonné au statut d'*outsider* et ne fut presque pas mentionné dans la presse, ces deux livres connurent en l'espace de quelques semaines une large réception dans les médias parisiens. Dans chaque quotidien ou hebdomadaire important parurent des recensions détaillées, et nombre d'entre elles provenaient de la plume d'historiens et de philosophes connus. Jacques Le Goff et Emmanuel Le Roy Ladurie écrivirent pour *L'Express*, Marcel Gauchet et André Burguière pour *Le Nouvel Observateur*, Laurent Theis pour *Le Point*, Guy Bois pour *La Quinzaine littéraire*, Michel Sot pour *Le*

qui tient sous le coude, depuis des années, la traduction de l'ouvrage fondamental de l'historien germano-américain, "The King's two Bodies" » (*Le Nouvel Observateur*, 28 septembre 1984).

- 1 Dans ce contexte, cf. p.ex. le travail du psychanalyste Michel Plon sur l'analyse historique du « transfert » dans les œuvres de Kantorowicz et de Marc Bloch : « De "l'hérésie physiologique" à "l'obscénité scientifique". L'innommable dans l'histoire », in *Studies in the History of Psychology and the Social Sciences*, 4, 1987, p. 226-236, auquel je me suis déjà référé dans un texte précédant : « Mentalités, idéologies, discours. Sur la thématization socio-historique du "troisième niveau" », in Alf Lüdtke (éd.), *Histoire du quotidien*, Paris, Éditions de la MSH, 1994, p. 71-116, ici p. 78 sq.
- 2 Cf. ci-dessus note 2, p. 159. [Note de 2014 : Signalons que Kantorowicz lui-même n'autorisa la réédition de son livre dans les années 1950 qu'avec beaucoup de réticence et à la condition de couper l'Avertissement qu'on ne trouvera donc pas dans l'édition française : « Lorsqu'en mai 1924 le royaume d'Italie fêta le septième centenaire de la fondation de l'Université de Naples, une création de Frédéric II de Hohenstaufen, une couronne reposait au pied du sarcophage de l'Empereur, dans la cathédrale de Palerme, ornée de l'inscription : À SES EMPEREURS ET SES HÉROS. L'ALLEMAGNE SECRÈTE (*Das gebeime Deutschland*). Cela ne veut pas dire que la présente histoire de la vie de Frédéric II aurait été inspirée par cet événement [...], mais celui-ci peut très bien être compris comme un signe que, même dans des cercles autres qu'érudits, une participation aux grandes figures de souverains allemands commence à s'éveiller – précisément en ces temps non impériaux (*unkaiserlich*) ».]
- 3 Ralph Giesey, *Le Roi ne meurt jamais. Les obsèques royales dans la France de la Renaissance*, préface de François Furet, Paris, Flammarion, 1987.

Monde et Blandine Barret-Kriegel pour *Libération*¹. Même à une échelle parisienne, un tel écho était spectaculaire. Avec ces différents textes, il serait d'ailleurs aisé de pratiquer une « analyse du discours » et de dessiner un « portrait fantôme » de Kantorowicz et de ses œuvres, tel qu'il apparaît dans le langage et la conscience des journalistes ou historiens français. Ce n'est toutefois pas ici le lieu approprié. L'écho énorme des deux livres, bien qu'ils ne soient pas simples à lire, confirma et renforça une nouvelle fois la « célébrité » de leur auteur. Aussi, toutes les recensions abordaient en détail sa biographie, et cela sans toujours véritablement la connaître. Ne serait-ce que l'origine géographique de Kantorowicz réservait déjà des surprises : pour certains, il était un « Prussien de l'Est », pour d'autres un « historien polonais² » ! Pourtant, l'éditeur avait explicitement nommé dans les notes du livre sur Frédéric II trois études biographiques : la conférence de Josef Fleckenstein faite à Francfort en mémoire de Kantorowicz, la biographie d'Eckhart Grünewald et l'article de Ralph Giesey paru dans le *Leo-Baeck-Jahrbuch*³.

C'est principalement la réception du livre consacré à Frédéric II qui est intéressante pour un observateur allemand. En effet, il s'agit du texte le plus problématique de Kantorowicz – et il est écrit en allemand. Bien que tous les commentateurs évoquent le contexte politique du livre et l'impact qu'il eut à l'époque, de même que sont lancés, pour esquisser une atmosphère, les noms de « Nietzsche », « Spengler » et « George », la lecture ne devient pratiquement jamais concrète. Pas un seul commentateur, par exemple, n'aborde le langage particulier de Kantorowicz – tout du moins, on loue sa qualité littéraire. Apparemment, personne, pas même Jacques Le Goff, n'a lu le livre dans l'original allemand. Car s'il en avait été ainsi, il aurait été clair que cette prose ne pouvait être traduite comme celle d'un « ouvrage spécialisé » quelconque, puisque la teinte particulière qu'y prennent la syntaxe et la sémantique ne pouvait être négligée. Tandis qu'aujourd'hui, tout lecteur allemand un peu cultivé ressent immédiatement l'étrangeté du discours de Kantorowicz et de la portée politique de son texte, le même texte sonne beaucoup moins effrayant en français. Bien que la structure de la narration soit correctement conservée dans la

1 Je voudrais remercier Éric Vigne, directeur littéraire chez Gallimard, de m'avoir permis de dépouiller les dossiers de presse des livres concernés.

2 François Furet (*Le Nouvel Observateur*, 28 septembre 1984); Laurent Theis (*Le Point*, 4 janvier 1988).

3 Cf. E. Kantorowicz, *Frédéric II*, p. 625.

traduction, la langue maniérée de l'original et sa connotation ultranationaliste, voire raciste, ont été transformées en un français académique exempt de tout soupçon. Par exemple, quand l'original dit « Telle fut l'atmosphère spirituelle qu'emplissait de sa présence (*weste*) Frédéric¹ », le traducteur écrit simplement « Telle fut l'atmosphère spirituelle dans laquelle *vécut* Frédéric II² ». Ou lorsque Kantorowicz parle d'un « État doté d'une poigne de fer (*glasbarter Staat*) » et d'un « peuple corrompu par le mélange des races (*verraßtes Volk*)³ », le lecteur français lit tout innocemment « un État rigide » et « une population métissée⁴ ». De même, la « croyance fanatique (*der fanatische Glaube*) » de l'empereur en sa chance⁵, où il nous semble entendre la voix d'un chef de corps franc ou du Dr Goebbels, devient la simple « croyance forcenée en son étoile⁶ ». En d'autres termes, le *Frédéric II* qu'on lit en France est très, très différent de celui qu'on lit en Allemagne, et le gouffre existant habituellement entre la traduction et l'original est dans ce cas particulièrement profond. Malheureusement, il est aussi lourd de conséquences.

En effet, il est possible de lire ce livre en France comme un ouvrage scientifique tout à fait normal. Marcel Gauchet écrit même avec étonnement que l'on ne remarque pas du tout ses « pénibles accointances idéologiques⁷ ». Certes, la biographie de l'auteur comporte quelques recoins sombres, mais ceux-ci peuvent être Dieu merci nivelés grâce à son émigration et au temps passé à Berkeley, donc grâce à un changement d'alliance intéressant. En outre revient souvent l'idée selon laquelle Kantorowicz aurait écrit le livre sur Frédéric en étant déjà professeur et que le volume complémentaire n'aurait pas été écrit plus tard, mais en parallèle au texte principal. Or, plus la biographie académique de l'historien était imaginée comme non-problématique et moins de critiques scientifiques étaient adressées à son œuvre – et de fait, quasiment personne en France n'a voulu la critiquer sur le fond⁸, et pas une seule

1 E. Kantorowicz, *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, G. Bondi, 1936 (2^e édition), p. 227.

2 *Frédéric II*, p. 230.

3 *Friedrich der Zweite*, p. 268.

4 *Frédéric II*, p. 270.

5 *Friedrich der Zweite*, p. 601.

6 *Frédéric II*, p. 592.

7 *Le Nouvel Observateur*, 27 novembre 1987.

8 Une des rares exceptions est la philosophe Blandine Barret-Kriegel, qui réfute surtout l'interprétation faite par Kantorowicz du droit romain et, à la même occasion, exprime

recension n'a encore été publiée dans une revue académique¹ –, plus la vie de « E. K. » en fut rendue mystérieuse. Il était donc assez logique que les éditions Gallimard passent très vite commande de leur propre biographie, c'est-à-dire d'une biographie « française » de cet auteur fascinant. Le livre parut dès 1990 : *Kantorowicz. Histoires d'un historien* par Alain Boureau. Il fut immédiatement traduit en allemand².

Avec ce livre, symptomatique à bien des égards, la *vague* de la réception française de Kantorowicz atteint temporairement son apogée. Boureau, un médiéviste brillant, élève de Jacques Le Goff et qui avait déjà plusieurs fois discuté le thème des « deux corps » et avait à cette occasion timidement critiqué et nuancé Kantorowicz³, annonçait très explicitement une « expérience » à travers un « essai biographique », en lien direct avec une conception développée auparavant par un groupe de jeunes historiens, appelée « histoire expérimentale⁴ ». Le point de départ du livre était le vœu exprimé dans le testament de Kantorowicz, ordonnant la destruction de l'ensemble de ses papiers. Étant donné qu'il faisait référence dans sa courte bibliographie à la biographie de Kantorowicz

des doutes quant à la valeur politique de la « romanistique » allemande (*Libération*, 11 décembre 1987 et 6 avril 1989).

- 1 À ma connaissance, les *Annales* sont la seule revue d'histoire spécialisée qui montra de l'intérêt pour au moins *une* des trois traductions de Kantorowicz, non sous la forme d'une recension complète, mais d'une note anonyme dans le cadre du « Choix des Annales ». Il concerne les *Deux corps du roi* à propos desquels nous lisons : « La réputation de ce monument d'érudition laisse penser qu'on en connaît l'essentiel, ce qui est faux. Un grand livre à lire, à méditer, à discuter. Un débat à venir, dans les *Annales* » (*Annales E.S.C.*, 44, 1989, n°5). Mais ce « débat » annoncé n'a en fait pas eu lieu, ce qui ne signifie pas, toutefois, que les livres de Kantorowicz ne soient pas mentionnés ou discutés dans les *Annales*. D'ailleurs, cette notice se référait peut-être aussi à un colloque organisé en mars 1989 dont les contributions ont été publiées entre-temps : Alain Boureau, Claudio Sergio Ingerflom (éds.), *La Royauté sacrée dans le monde chrétien. Colloque de Royaumont, mars 1989*, Paris, EHESS, 1992.
- 2 Alain Boureau, *Kantorowicz. Histoires d'un historien*, Paris, Gallimard, 1990. Traduction allemande : *Kantorowicz. Geschichten eines Historikers*, postface de Roberto delle Donne, Stuttgart, Klett-Cotta, 1992. Dans ce qui va suivre, je me réfère en partie – dans une perspective un peu différente et à partir de matériaux nouveaux – à ma précédente critique de ce livre et de sa traduction allemande : Peter Schöttler, « L'érudition... et après ? Les historiens allemands avant et après 1945 », in *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n°5, septembre 1991, p. 172-185 (ici p. 177 *sq.*), et « Der deutsche Historiker als Denkmal und Mythos », in *Süddeutsche Zeitung*, 2 avril 1992.
- 3 Cf. par exemple Alain Boureau, *Le Simple Corps du Roi. L'impossible sacralité des souverains français. xv^e-xviii^e siècles*, Paris, Éditions de Paris, 1988, en particulier p. 16-24.
- 4 En complément, une nouvelle revue, *Alter Histoire*, fut également annoncée mais ne vit jamais le jour ; cf. Alain Boureau, « Avant-manifeste », in Daniel S. Milo, Alain Boureau (éd.), *Alter Histoire. Essais d'histoire expérimentale*, Paris, Belles Lettres, 1991, p. 7-8.

par Grünewald¹ ainsi qu'au fonds d'archives de l'Institut Leo Baeck de New York, Boureau savait parfaitement qu'il *existait* des fonds et des archives de l'historien (à Stuttgart, Saskatoon et New York), mais pour lui, cet ordre de tout détruire équivalait au commandement de renoncer à tout travail d'archive ou autre recherche traditionnelle. Pire encore, la volonté obstinée de n'être limité dans la narration historique par aucun document semble s'être transformée en cours de route en la conviction selon laquelle Kantorowicz aurait *effectivement* tout détruit. Cette affirmation tout simplement fautive fut en effet non seulement colportée dans la plupart des recensions du livre² – en se référant à Boureau –, mais lui-même déclara sans équivoque lors de l'émission des « Lundis de l'histoire », dirigée par Jacques Le Goff, en janvier 1991 : « À part cette correspondance [il fait référence aux lettres conservées à Stuttgart], nous ne disposons *d'aucune source* vraiment individuelle et privée de l'historien *qui a fait disparaître tous ses papiers personnels*³ ». Compte-tenu de l'abondance de documents privés et de manuscrits scientifiques qui sont depuis longtemps accessibles, nous avons affaire ici à un exemple de pieux mensonge méthodologique absolument unique.

Je ne veux pas en ce lieu aborder plus en détail les ambitions théoriques de ce livre, même si l'on peut faire le lien entre cette prétention innovatrice et les disputes autour de l'héritage des *Annales* précédemment évoquées. De même, le geste littéraire de Boureau – la levée des distinctions entre science et littérature – qui, à son tour, renvoie à la tendance hostile aux sciences sociales, a certainement contribué à l'enthousiasme avec lequel le livre fut recensé en France – à une exception près⁴. Voici ce qu'écrivit, par exemple, André Burguière, un des

1 Eckhart Grünewald, *Kantorowicz und Stefan George. Beiträge zur Biographie des Historikers bis zum Jahre 1938 und zu seinem Jugendwerk « Kaiser Friedrich der Zweite »*, Wiesbaden, Steiner, 1982.

2 Voir en particulier André Burguière, in *Le Nouvel Observateur*, 1^{er} novembre 1990, ainsi que : *Le Panorama du Médecin*, 21 novembre 1990 et Denis Fernandez-Recatala, *Les Lettres Françaises*, janvier 1991.

3 Archives des Éditions Gallimard, Paris, Dossier « Boureau/Kantorowicz », transcription de l'émission radiophonique « Les Lundis de l'histoire », *France Culture*, 26 janvier 1991, p. 2.

4 À savoir mon « point critique » dans *Genèses* (cité ci-dessus, note 2, p. 170), qui eut au moins pour conséquence qu'Alain Boureau corrigea discrètement quelques erreurs criantes dans les éditions étrangères, et notamment dans l'édition allemande, de son livre. [Note de 2014 : Mais pour l'essentiel le texte resta inchangé, et cet ouvrage qui disait « vide[r] la vie de Kantorowicz de ses déterminations premières [et] de son passé antérieur » [p. 16]

directeurs des *Annales* : « Cet usage de la littérature non comme reflet mais comme matrice de la réalité me paraît ingénieux et prometteur. Une biographie est-elle autre chose qu'un roman vrai¹ ? » Supposons qu'une biographie reposant sur de *véritables recherches* n'aurait jamais eu un si bel écho dans les médias parisiens.

En rapport à notre thème, d'autres faiblesses du livre sont cependant plus intéressantes, telle la description aberrante du judaïsme allemand et du monde intellectuel de l'entre-deux-guerres. Manifestement, l'auteur ne connaît cette histoire que par ouï-dire et s'est par conséquent entièrement livré en pâture au mythe français de la « pensée allemande² ». Comme il ne connaît presque aucun document relatif à la vie de Kantorowicz, il recourt avec une naïveté stupéfiante à des textes littéraires, ainsi de Ernst von Salomon ou de Leo Perutz, qu'il projette ensuite sur son héros – et bien entendu, il n'utilise que des romans ayant été traduits. Ou bien encore, il construit de soi-disant « paradigmes contextuels » et autres « configurations » qui lui permettent de relier le nom de Kantorowicz avec presque tous les penseurs allemands du vingtième siècle connus du monde intellectuel parisien : Max Weber et Gershom Scholem, Erwin Panofsky et Carl Schmitt, Ernst Jünger, Theodor Adorno ou encore Walter Benjamin. En dépit de toutes les différences théoriques³, il suppose par exemple que Kantorowicz aurait fait des emprunts à Max Weber, plus tard aussi à Carl Schmitt. À un autre endroit, Kantorowicz est « mis en parallèle » avec le rationaliste Durkheim ou encore avec le structuraliste Foucault. Enfin, ce sont surtout les spéculations quant au judaïsme de Kantorowicz qui se révèlent particulièrement effarantes : en s'appuyant sur le silence de ce dernier, Boureau introduit nul autre que Gershom Scholem comme « une des figures des possibles disponibles pour l'homme Kantorowicz⁴ ». Comme s'il existait, bel et bien, le « Juif ». Nous savons pourtant que Scholem avait tout à fait sciemment émigré

fut finalement republié à titre de postface biographique [!] dans le volume intitulé *Œuvres* de Kantorowicz en 2000 [cité ci-dessus, note 2, p. 159], p. 1223-1320.]

1 *Le Nouvel Observateur*, 1^{er} novembre 1990.

2 Le fait que dans l'édition française pratiquement tous les noms allemands soient estropiés indique également cette méconnaissance.

3 Boureau semble complètement ignorer la polémique d'Erich von Kahler, « georgien » et ami de Kantorowicz (*Der Beruf der Wissenschaft*, Berlin, 1920), contre le fameux texte de Max Weber sur « La profession et la vocation de savant ».

4 A. Boureau, *Kantorowicz*, p. 17.

en Palestine, bien avant 1933, tandis que Kantorowicz n'a bien entendu jamais envisagé cette idée. Et pourquoi donc ? Très précisément parce qu'il n'était pas un « Juif » tel que pouvait l'être Scholem. C'est d'ailleurs pour cela qu'il restera aussi longtemps que possible en Allemagne et que même en 1939, comme le confirment ses documents personnels, il fit autoriser son lieu de résidence américain par le ministère du Reich à l'éducation (*Reichserziehungsministerium*) afin que sa pension de professeur émérite continue à être versée sur un compte bancaire allemand¹.

En raison de ces analogies et amalgames biographiques aberrants, la prétendue « visite du monument E.K.² » entreprise par Boureau ne mène finalement à aucune remise en question, à aucune dé-monumentalisation, mais au contraire à une nouvelle mystification. Ceci n'est d'ailleurs pas dénué d'une certaine ironie, puisque l'auteur affirme que sa méthode a pour but d'« être fidèle à une façon kantorowiczienne d'écrire l'histoire³ ».

Abordons encore un dernier exemple, peut-être le plus important, afin de montrer jusqu'où cette méthode du *name-dropping* poussée jusqu'à l'absurde a pu mener dans la réception française de Kantorowicz. Cet exemple est celui des relations personnelles et intellectuelles entre Kantorowicz et Marc Bloch, autrement dit, le médiéviste français le plus marquant de son temps.

Dans le domaine de l'historiographie française, mais également pour le grand public, Marc Bloch est un nom auquel presque chacun souhaiterait pouvoir se référer, autant pour des motifs scientifiques et méthodologiques – en tant que cofondateur des *Annales* –, que pour des motifs politiques – en tant que résistant durant la Seconde guerre mondiale, fusillé par les nazis en juin 1944⁴. En outre, Bloch publia en

1 Archives de l'Institut Leo Baeck, New York, AR 7216, archives Ernst Kantorowicz, boîte I, correspondance avec le directeur de l'Université de Francfort sur le Main, 14 février 1939 et 7 novembre 1939; lettre de l'éditeur Helmut Küpper à Ernst Kantorowicz, 13 novembre 1939.

2 A. Boureau, *Kantorowicz*, p. 7. La symbolique du « monument » jouait déjà un rôle dans la précédente réception. Dans le *Figaro*, on lisait p. ex. que « *Les Deux corps du roi* sont un monument que l'on visite » (10 avril 1989). Le *Nouvel Observateur* désigne lui aussi le livre comme un « monument d'érudition » (18 mai 1989). Comme on pouvait s'y attendre, il fut aussi souvent question d'un « livre mythique » (*La Croix*, 26 novembre 1989; *L'Histoire*, septembre 1989, etc.).

3 A. Boureau, *Kantorowicz*, p. 16.

4 Voir Carole Fink, *Marc Bloch. A Life in History*, Cambridge, 1989 (trad. française : Presses universitaires de Lyon, 1997). Sur les recherches consacrées à la vie et à l'œuvre

1924 un livre important sur le pouvoir guérisseur des rois de France et d'Angleterre, *Les Rois thaumaturges*¹. Or ce livre joua un rôle majeur lorsque les historiens des *Annales* se rapprochèrent de l'anthropologie historique dans les années 1970². Ce n'est donc pas un hasard si les éditions Gallimard en rachetèrent les droits et republièrent l'ouvrage en 1983, accompagné d'une longue introduction de Jacques Le Goff (il est d'ailleurs intéressant de noter que, dans cette introduction, Le Goff ne se réfère encore jamais à Kantorowicz, mais seulement à « Percy Ernst Schramm et son école³ »). Dans les années qui suivirent, le livre de Bloch fut alors souvent cité dans le cadre de la réception de Kantorowicz, comme s'il était important de rappeler que le thème de la « symbolique du pouvoir » n'avait pas été inventé par celui-ci mais déjà introduit dans l'historiographie moderne par Marc Bloch quelques années auparavant⁴. Mais le médiéviste allemand, sur lequel on n'apprenait des informations concrètes que très progressivement, fut alors presque automatiquement mis en parallèle et comparé avec Bloch, que l'on croyait connaître. N'étaient-ils pas tous deux victimes des nazis ? Et n'étaient-ils pas tous deux juifs ? Voici ce qu'écrivit par exemple le médiéviste marxiste Guy Bois en 1988, à la sortie du livre sur Frédéric II : « Voici un grand livre. Il aura fallu attendre pas moins de soixante ans pour que paraisse la traduction française de l'*Empereur Frédéric II* de Ernst Kantorowicz, le grand médiéviste allemand, le Marc Bloch d'outre-Rhin, contraint à l'exil par les nazis⁵ ».

Alain Boureau a repris à son tour ce thème « mythique » et l'a poussé à l'extrême. Dès les premières pages de son livre, il laisse entendre que « Marc Bloch, le grand historien français, [...] se trouva peut-être face

de l'historien, cf. le bulletin de l'Association Marc Bloch : *Cahiers Marc Bloch*, 5 numéros parus. [Note de 2014 : Pour un état des recherches récent, cf. Peter Schöttler, Hans-Jörg Rheinberger (éds.), *Marc Bloch et les crises du savoir*, Berlin, Max Planck Institut für Wissenschaftsgeschichte, 2011 <http://www.mpiwg-berlin.mpg.de/Preprints/P.418.PDF>]

- 1 Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale, particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, Gallimard, 1983 (1^{re} édition : 1924).
- 2 Cf. Jacques Berlioz, Jacques Le Goff, Anita Guerreau-Jalabert, « Anthropologie et histoire », in Michel Balard (éd.), *L'Histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 269-304.
- 3 Jacques Le Goff, « Préface », in M. Bloch, *Les Rois thaumaturges*, p. x.
- 4 Voir p. ex. François Furet, in *Le Nouvel Observateur*, 28 septembre 1984 ; Jacques Le Goff, in *L'Express*, 6 novembre 1987.
- 5 *La Quinzaine littéraire*, n° 502, 1^{er} février 1988.

à Kantorowicz en 1916, dans la forêt d'Argonne, près de Verdun¹ ». Ainsi Bloch se trouve introduit comme une sorte de pendant français, qui aurait ressenti une « fascination analogue » pour « les prestiges du pouvoir » mais aurait renoncé, après *Les Rois thaumaturges*, à poursuivre ce genre de recherches². Plus rapidement que Kantorowicz il aurait saisi « les dangers de la fréquentation des chefs et des héros³ ». D'allusion en allusion, ce « parallèle » est alors tissé jusqu'à ce qu'il paraisse évident au lecteur que « de l'autre côté des tranchées, Marc Bloch [...] s'était posée la même question » que Kantorowicz⁴. Et puisque tout semble permis dans cette ronde des « corps » (et des noms), Marc Bloch se trouve lui aussi intégré – à côté de Scholem, Leo Perutz et les autres – au « paradigme des existences possibles de Kantorowicz⁵ ». À nouveau, c'est l'appartenance au judaïsme qui sert de légitimation *a minima*, tout en sachant bien que l'esthète nationaliste allemand et l'historien socio-économique et démocrate français de gauche appartenaient pourtant à deux mondes tout à fait différents. Le culte élitiste du héros de l'un et l'historiographie critique de l'autre n'ont en effet rien en commun. Et, à ce titre, il me semble assez significatif que ce fut Bloch qui s'engagea dans la résistance – bien que de presque dix ans l'aîné de Kantorowicz et bien qu'il eut six enfants –, alors qu'en tant qu'historien, il n'appréciait guère les biographies.

Les relations entre Kantorowicz et Bloch ne se réduisent cependant pas à l'antagonisme de leurs vies respectives. Car les deux historiens se sont en effet *rencontrés*, en 1934. Dans le livre de Boureau, cet épisode est mentionné mais sans commentaire, car les sources lui semblent inconnues⁶. Mais surtout, Bloch et Kantorowicz se sont exprimés l'un au sujet de l'autre, ce que Boureau nie pourtant explicitement⁷. Ce faisant, il

1 A. Boureau, *Kantorowicz*, p. 9. Dans la traduction allemande l'adjectif « grand », si caractéristique du geste, fut supprimé en silence (*Kantorowicz. Geschichten eines Historikers* [ci-dessus, note 2, p. 170], p. 13).

2 A. Boureau, *Kantorowicz*, p. 10.

3 *Ibid.*, p. 11.

4 *Ibid.*, p. 67.

5 *Ibid.*, p. 23.

6 *Ibid.*, p. 123. Cette rencontre avait déjà été évoquée auparavant dans la biographie de Fink (cf. ci-dessus, note 4, p. 173), p. 178.

7 Boureau, *Kantorowicz*, p. 11. Dans l'édition allemande, le « jamais » de l'édition originale est devenu un « pas » plus incertain, et dans un supplément, l'auteur a cherché à réparer son erreur : « Deux courtes notices dans la *Revue historique* (1929 et 1932) m'avaient échappées, car elles font partie de larges vues d'ensemble qu'avait consacré Bloch à l'historiographie

commet à nouveau une erreur stupéfiante, qu'il ne faut toutefois pas lui imputer complètement, dans la mesure où elle reflète la large ignorance des historiens français vis-à-vis de leur propre histoire. Dès la publication de la traduction française du *Frédéric II*, en effet, on pouvait remarquer qu'aucun des comptes-rendus n'évoquait les commentaires que Marc Bloch avait consacrés à ce livre en son temps. S'agissait-il d'une simple méconnaissance ou ne *voulait-on* pas entendre les critiques du fondateur des *Annales* puisque celles-ci, au-delà de l'exemple de Kantorowicz, auraient contredit la renaissance de la biographie historique ? Quoiqu'il en soit, il reste étonnant qu'aucun historien français n'ait, durant les longues années que dura la réception de Kantorowicz, passé en revue l'œuvre de Bloch afin d'y trouver une recension correspondante.

Et pourtant, comme nous l'avons déjà évoqué, il y eut bien une première réception française de Kantorowicz en 1928 et dans les années qui suivirent. Tant Marc Bloch que Louis Halphen publièrent alors des critiques de *Kaiser Friedrich der Zweite*. Le premier le fit dans le cadre de ses comptes-rendus réguliers consacrés à l'histoire médiévale allemande dans la *Revue historique*¹, le second dans une revue de recensions². Faisant preuve d'une rare convergence de propos, les deux auteurs critiquent le caractère « panégyrique » du livre et supposent que l'auteur n'est pas historien spécialisé, mais écrivain. Marc Bloch écrit³ : « [C'est] une ample étude, agréable à lire, parfois émouvante, mais qu'on eût souhaitée un peu plus concise et simple de ton ». Malheureusement, il manquerait à l'auteur des connaissances précises du milieu et de l'environnement historique, ce qui expliquerait par exemple pourquoi il tendrait à surestimer les spécificités de la législation des Hohenstaufen. Kantorowicz – avec le nom duquel Marc Bloch, lui aussi, avait des difficultés : il le nomme constamment « Kantocorowicz⁴ » –, Kantorowicz donc, aurait trouvé

allemande de son temps. Je m'attendais sans doute à ce que l'historien français ait accordé une critique plus détaillée au livre » (A. Boureau, *Kantorowicz. Geschichten eines Historikers*, [cf. ci-dessus, note 2, p. 170], p. 145). En vérité, il s'agit d'au moins quatre passages dans les fameux « Bulletins » de Bloch parus en 1928, 1932 et 1937, et tout historien informé pouvait s'attendre à ce que Bloch recense l'ouvrage de Kantorowicz précisément à cet endroit.

1 *Revue historique*, 158, 1928, p. 116. Les diverses critiques adressées par Bloch à Kantorowicz sont reproduites en annexe de mon article « L'érudition, et après ? » (ci-dessus, note 2, p. 170, p. 183–184).

2 *Revue critique d'histoire et de littérature*, 95, 1928, p. 508-510.

3 *Revue historique*, 158, 1928, p. 116.

4 Plus tard, Bloch corrigea cette erreur (cf. *Revue historique*, 169, 1932, p. 629).

quelques formulations intelligentes et plaisantes, mais « la recherche d'ensemble [...] manque tout à fait ». L'approche biographique du livre rendrait forcément impossible une perspective suffisamment large : « La pauvreté du Moyen Âge en documents psychologiques est telle que les biographies, même de personnages de premier plan, ne sont sans doute pas le moyen le plus sûr de faire progresser notre connaissance de ces temps ; c'est d'études plus larges qu'il faut attendre la réponse aux énigmes des destinées individuelles elles-mêmes ». Par ailleurs, le livre de Kantorowicz était pour Bloch aussi un exemple du « nationalisme historique » de nombreux auteurs allemands¹. Et son collègue Halphen utilisa des arguments similaires et s'attaqua surtout à la lecture arbitraire des sources et aux ambitions exagérées du « novice² ».

Mais ce n'était pas la seule fois que Bloch devait s'exprimer au sujet de Kantorowicz. Quatre ans plus tard, après la parution de l'*Ergänzungsband*, il revient à lui. Sa critique devient alors beaucoup plus aimable, ce livre érudit l'ayant manifestement très impressionné : « Nos lecteurs n'ont pas oublié le remarquable *Frédéric II* de M. Ernst Kantorowicz », écrit-il alors³. « L'ouvrage était dépourvu de tout appareil d'érudition. Un *Ergänzungsband* apporte aujourd'hui à la fois les références, copieuses et clairement présentées, et quelques dissertations sur des points spéciaux [...]. Le tout compose un précieux instrument de travail et donne une juste idée du soin avec lequel le récit avait été préparé ». Toutefois, c'est alors qu'intervient une petite phrase caractéristique de Marc Bloch, qui savait toujours accompagner l'éloge d'une pointe d'amertume : « Mais, si l'on ne connaissait la haute culture de M. Kantorowicz, si, par ailleurs, ça et là, quelques ouvrages de chez nous ne se trouvaient tout de même cités, on ne pourrait s'empêcher de se demander s'il lit notre langue : faut-il lui rappeler que sur des sujets comme la IV^e Églogue, les Cisterciens, l'idée royale et impériale elle-même – et quelques autres – il existe, en français, des travaux qui ne sont point tout à fait négligeables⁴ ? » Ici, Marc Bloch, qui s'était toujours engagé en

1 *Revue historique*, 158, 1928, p. 157.

2 *Ibid.*

3 *Revue historique*, 169, 1932, p. 629.

4 Bloch fait ici référence à sa propre étude de l'idée d'Empire : « L'Empire et l'idée d'Empire sous les Hohenstaufen », in *Revue des cours et conférences*, 60, 1929, p. 481-494, 577-589, 759-768 (republié dans : Marc Bloch, *Mélanges historiques*, Paris, SEVPEN, 1963, vol. I, p. 531-559).

faveur d'une prise de connaissance mutuelle entre historiens allemands et français, mettait en lumière un véritable point faible du travail de Kantorowicz, son désintérêt caractéristique pour l'histoire de France et l'historiographie française¹.

En 1937, à l'occasion de la publication d'une biographie française de Frédéric II qui s'inspirait fortement du livre de Kantorowicz, Marc Bloch en vint à parler de son collègue allemand encore une troisième fois. Le compte-rendu de Bloch était plutôt bienveillant, et il donna surtout une recommandation surprenante en écrivant : « En attendant qu'on nous procure – ce qui serait le mieux – une traduction, peut-être abrégée, du Kantorowicz lui-même, il faut souhaiter que cette sorte d'adaptation trouve chez nous les lecteurs qu'elle mérite² ». En d'autres termes, la relation de Bloch à Kantorowicz s'était si durablement transformée entre 1928 et 1937 qu'il allait même désormais jusqu'à recommander une traduction de sa biographie de Frédéric.

Comment l'expliquer ? Tout d'abord, l'*Ergänzungsband* de 1931 avait certainement dissipé la méfiance de Bloch vis-à-vis de l'auteur qu'il avait pris au début pour un *gentleman-writer*, conservateur à tout point de vue. Surtout, il avait fait entre temps la connaissance personnelle de Kantorowicz en février 1934 lors d'un voyage à Oxford, si bien qu'en 1937, il n'associait plus son nom seulement à un livre, mais également à une personne. Cependant, Bloch n'a évoqué cette rencontre dans aucune des lettres retrouvées jusqu'ici, si bien qu'il ne nous reste que – mais tout de même – le témoignage de son interlocuteur.

En effet, Kantorowicz a lui-même décrit cette rencontre dans une lettre au *Times Literary Supplement* de juillet 1961 à l'occasion d'un compte-rendu dans ce même journal de l'édition anglaise de l'œuvre principale de Bloch, *La Société féodale*, dans laquelle l'auteur anonyme affirmait que l'influence de ce livre particulièrement novateur serait entre autres visible « dans les études plus récentes d'E. H. Kantorowicz³ ». Avec une honnêteté remarquable, mais aussi avec délicatesse, ce dernier

1 Un indice supplémentaire est la faible présence de littérature historique française dans la bibliothèque privée de Kantorowicz (Archives de l'institut Leo Baeck, New York, catalogue de la bibliothèque établi par Helmut Küpper).

2 *Revue historique*, 181, 1937, p. 441. Le titre du livre en question est : Henri de Ziegler, *La Vie de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen*, Paris, Corrèa, 1935.

3 « A Master-Historian », *Times Literary Supplement*, 23 juin 1961, p. 386. À cette époque tous les comptes-rendus publiés par le T.L.S. étaient anonymes.

protesta alors contre cette mise en parallèle intellectuelle, même si elle était tout à fait honorante. Il écrivit : « Auriez-vous l'amabilité de transmettre le message suivant à votre commentateur : je suis plein d'admiration pour son compte-rendu compétent et précis du livre de Marc Bloch, qu'il place dans la juste perspective historique et (*sit venia verbo*) métaphysique, mais j'ai été quelque peu intrigué, quoique très honoré, par le fait que, parmi les centaines de chercheurs que Marc Bloch a fortement influencé, votre commentateur ait choisi de mentionner uniquement mon nom¹ ». Et il continua : « Il est parfaitement vrai que j'ai été fort impressionné par ses *Rois thaumaturges*. Je l'ai en effet rencontré à Oxford en 1934. Nous avons dîné ensemble à Oriel College et discuté jusqu'au petit jour après que notre hôte agréable, Sir Maurice Powicke, nous eut laissé seuls avec une bonne provision de Bordeaux et de whisky. Nous étions tous les deux tellement excités par le cours de la conversation que nous n'étions même pas assis, mais debout devant la cheminée pour échanger nos arguments, nos références et nos citations à propos de tous les sujets qui nous intéressaient. Moi aussi j'ai eu le sentiment que Marc Bloch, en tant qu'historien, "était sans aucun doute brûlé d'une flamme intérieure" [citation provenant de l'article du TLS] qui manque si souvent dans les œuvres des historiens. Mais c'était là précisément une qualité que je ne pouvais, hélas, lui emprunter. Je suis sûr que beaucoup d'autres lui doivent bien plus que moi, même s'il n'est nullement dans mon intention de nier que ses œuvres et sa personnalité m'ont fortement impressionné² ».

Kantorowicz et Marc Bloch se respectaient donc mutuellement, mais se sentaient-ils apparentés du point de vue intellectuel ? Je ne le pense pas. La discussion nocturne dans les salles du collège Oriel fut certes « excitante », comme le rapporte Kantorowicz, mais elle ne mena selon toute apparence à aucune correspondance ou à une amitié. De même, on ne trouve dans les textes des deux historiens aucune trace d'un dialogue intellectuel plus tardif, tel qu'ils en eurent avec d'autres collègues. De

1 Archives de l'institut Leo Baeck, lettre du 7 juillet 1961. Une traduction française complète parut en 1991 avec l'autorisation de l'institut Leo Baeck en annexe de mon article cité ci-dessus note 2, p. 170. Des extraits du texte original anglais sont reproduits dans Robert E. Lerner, « Ernst Kantorowicz and Theodor E. Mommsen », in Hartmut Lehmann, James J. Sheehan (éds), *An Interrupted Past. German Speaking Refugee Historians in the United States after 1933*, Cambridge, 1991, p. 199.

2 Archives de l'Institut Leo Baeck.

plus, Marc Bloch n'a jamais essayé de gagner Kantorowicz pour une collaboration aux *Annales*, comme il le fit pour Richard Koebner, le médiéviste de Breslau émigré à Jérusalem¹. Cependant, il se peut – mais il ne s'agit là que d'une vague supposition de ma part – que Bloch, qui négociait à partir de 1934 avec Gallimard la publication d'une collection consacrée à l'histoire agraire dont le premier volume ne parut finalement qu'en 1941, ait *éventuellement* recommandé au directeur littéraire chargé des collections d'histoire le livre sur Frédéric II. Quoiqu'il en soit, il y eut un certain contact entre Gallimard et Kantorowicz à la fin des années 1930. En effet, dans un curriculum vitae rédigé en anglais le 29 juillet 1938, alors qu'il était encore à Berlin, Kantorowicz mentionne des négociations avec les éditions Gallimard en vue d'une traduction française². Mais quelques décennies devaient encore s'écouler avant que ne paraisse ce livre, précisément chez Gallimard.

Le rôle de Marc Bloch dans ces premières négociations n'est, je le répète, aucunement assuré. Mais on ne devrait pas trop spéculer à ce sujet et surtout ne pas croire que cela suffirait à prouver un rapprochement intellectuel. Il se pourrait toutefois qu'en raison à la fois de leur rencontre de 1934 et peut-être aussi de l'annonce de la mise à la retraite forcée de Kantorowicz, Bloch ait éprouvé une sorte de solidarité avec son collègue allemand et que c'est pour cela qu'il recommanda son livre. Le travail d'Eckhart Grünewald nous apprend par ailleurs qu'en février 1934, Kantorowicz avait toujours l'espoir de reprendre son enseignement à Francfort. C'est seulement après la mort de Hindenburg qu'il sollicita sa mise à la retraite anticipée, mais il resta en Allemagne³. Marc Bloch rencontrera donc à Oxford non pas un réfugié politique, mais un historien

1 Cf. Richard Koebner, « Dans les terres de colonisation : marchés slaves et villes allemandes », in *Annales d'histoire économique et sociale*, 9, 1937, p. 547-569. La traduction française de cet article fut réalisée par la médiéviste autrichienne Lucie Varga et révisée par Marc Bloch. Concernant la participation d'historiens allemands et autrichiens aux *Annales*, cf. mon introduction à Lucie Varga, *Les Autorités invisibles. Une historienne autrichienne aux « Annales » dans les années trente*, éd. par Peter Schöttler, Paris, Le Cerf, 1991, p. 13-114 (ici p. 55 sq.) ainsi que Peter Schöttler, « “Désapprendre de l'Allemagne” : les *Annales* et l'histoire allemande pendant l'entre-deux-guerres », in Hans-Manfred Bock, Reinhard Meyer Kalkus, Michel Trebitsch (éds.), *Entre Locarno et Vichy. Les rapports culturels franco-allemands dans les années 1930*, Paris, 1993, vol. I, p. 439-461.

2 Archives de l'institut Leo Baeck, New York, curriculum vitae en anglais du 29 juillet 1938.

3 E. Grünewald, *Kantorowicz* (ci-dessus, note 1, p. 171), p. 138 sq.

allemand pas vraiment atypique, dans la mesure où il considérait le régime hitlérien avec des sentiments *encore* mitigés : il n'était certes pas un nazi, mais pas davantage un démocrate libéral de gauche comme son collègue français, et la « rénovation nationale » de l'Allemagne *en tant que telle* correspondait tout à fait à ses espérances politiques. Même s'il a pu s'exprimer de manière critique envers les nazis face à Marc Bloch, qu'il ne connaissait pas, ce qui au vu de sa réserve habituelle vis-à-vis des thèmes d'actualité politiques est assez incertain, on peut supposer que les deux interlocuteurs étaient parfaitement conscients de la barrière « nationale » qui les séparait. De tout cela, on peut conclure qu'Ernst Kantorowicz et Marc Bloch n'étaient en aucun cas des « équivalents » français ou allemands, des jumeaux interchangeables, comme Alain Boureau le laisse penser dans son livre et comme certains admirateurs de part et d'autre du Rhin le souhaitent peut-être. Ni l'histoire académique allemande ni la française ne peuvent échapper à leur histoire, sauf en se réfugiant dans le mythe. La nouvelle réception de Kantorowicz en France peut être interprétée en ce sens comme un des (nombreux) symptômes de la crise, ou plutôt de la désorientation dont est victime la « nouvelle histoire » depuis la fin des certitudes de « l'histoire des structures ». Le « retour » au primat de la politique, du sujet et des idées proclamé de toute part a conduit à une remise en question des postulats provenant des sciences sociales, tout d'abord chez les philosophes, mais ensuite aussi chez les historiens. Le paradigme d'une histoire des sociétés, esquissé par Bloch et Febvre, s'est depuis continuellement dissout, même si ressurgissent de temps en temps des tentatives de renouvellement critiques¹. Dans ce contexte, Kantorowicz, dont l'œuvre et le nom furent introduits dans le débat par les philosophes – si bien qu'il a désormais sa place même dans un *Dictionnaire des philosophes*² –, est devenu le « représentant » de cette nouvelle orientation ou, selon le mot de Walter Benjamin, son « agent secret ».

Qu'en aurait-il dit lui-même ? Il convient en tout cas de patienter et de voir si ses livres à la fois érudits, volumineux et donc assez coûteux

1 Voir p. ex. la discussion qui eut lieu dans les *Annales* sur le thème « Histoire et sciences sociales : un tournant critique ? » ou encore le projet de la revue *Genèses. Sciences sociales et histoire*, qui paraît depuis 1990 et cherche à actualiser l'héritage des premières *Annales* au sujet de l'histoire du XIX^e et XX^e siècle.

2 Peter Schöttler, « Kantorowicz, Ernst Hartwig », in Denis Huisman (éd.), *Dictionnaire des philosophes*, 2^e édition, Paris, PUF, 1993, p. 1550.

atteindront un large public, ce qu'on leur souhaite et ce qu'on pourrait supposer au vu du large écho médiatique. Mais peut-être que ce public en vérité n'existe pas ? Aussi faut-il accepter l'idée que cette icône parisienne « Kantorowicz », qui malgré ses trois livres est avant tout « célèbre par sa célébrité » (Heine), sera inévitablement remplacée par une autre, qui suscitera à son tour la fascination et deviendra elle aussi un « support indispensable » (Gauchet), peut-être même plus solide. Et c'est alors que l'historien Ernst Kantorowicz pourra se retransformer en ce savant germano-américain qui devint à la mode en France dans les années 1980 – et qui, contrairement à d'autres, y survécut¹.

Peter SCHÖTTLER
 CNRS-IHTP
 Université libre de Berlin
 traduit par Bruno GODEFROY

1 [Note de 2014 : Depuis la rédaction de cet article, les recherches sur Kantorowicz ont bien entendu beaucoup progressé. Cf. notamment les actes des deux colloques Kantorowicz tenus à Francfort et à Princeton auxquels j'avais pu contribuer : Robert L. Benson, Johannes Fried (éds.), *Ernst Kantorowicz. Erträge der Doppeltagung Institute for Advanced Study, Johann-Wolfgang-Goethe-Universität, Frankfurt*, Stuttgart, Steiner, 1997. Deux autres colloques ont eu lieu à Poznań et à Francfort-sur-l'Oder : Jerzy Strzelczyk (éd.), *Ernst Kantorowicz (1895-1963). Soziales Milieu und wissenschaftliche Relevanz*, Poznań, IH, 1996 ; Wolfgang Ernst, Cornelia Vismann (éds.), *Geschichtskörper. Zur Aktualität von Ernst H. Kantorowicz*, Munich, Fink, 1998. Cf. également : Martin C. Rühl, « In This Time Without Emperors : The Politics of Ernst Kantorowicz's *Kaiser Friedrich der Zweite* Reconsidered », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 63, 2000, p. 187-242 ; Kay Schiller, *Gelehrte Gegenwelten. Über humanistische Leitbilder im 20. Jahrhundert*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2000 ; Barbara Picht, *Erzwungener Ausweg. Hermann Broch, Erwin Panofsky und Ernst Kantorowicz im Princeton Exil*, Darmstadt, WBG, 2008 ; Janus Gudian, *Ernst Kantorowicz. Der « ganze Mensch » und die Geschichtsschreibung*, Francfort, Societätsverlag, 2014. Par ailleurs, la digitalisation complète des archives de Kantorowicz conservées au Leo-Baeck-Institute de New York a complètement transformé les conditions de recherche : <http://findingaids.cjh.org/?pID=256596#a7>. De même, la collection de tirés-à-part de Kantorowicz ainsi que les lettres qu'on y a trouvées sont aujourd'hui accessibles sur la toile : <http://cdm.itg.ias.edu/cdm/ref/collection/coll12/id/22194> ; <http://library.ias.edu/finding-aids/smckantorowicz>. Enfin, une édition complète de la correspondance de Kantorowicz est en préparation : http://www.dla-marbach.de/dla/entwicklung/projekte/edition_ernst_h_kantorowicz/index.html.]